

**Dominique Bastiani**

# **Le secret des salamandres**



**ÉCODITION**



**Dominique Bastiani**

## **Le secret des salamandres**

De retour dans la maison de son enfance, au sud de la France, l'auteure se retrouve face à un héritage plus lourd que prévu. Très vite, les événements vont imposer de nouvelles priorités, comme pour offrir une ligne de conduite à travers la crise qui s'annonce, aussi folle soit-elle. Dans un tempo qui va crescendo, l'auteure embarque ses lecteurs dans une aventure autant extérieure qu'intérieure.

Pour venir en aide à son compagnon, accusé d'un meurtre qu'il n'a pas commis, l'auteure le rejoint en Corse, la terre de ses ancêtres. Contre toute attente, ce sera dans le cadre enchanteur de l'île de beauté qu'elle pourra franchir le miroir qui la séparait d'elle-même et faire la paix avec ses propres fantômes.

Dans une nature aussi merveilleuse qu'insoumise, le passé reviendra se mêler au présent pour malmener les limites de la raison, mais aussi pour transcender et guérir des mémoires restées en souffrances.

Ce formidable récit autobiographique nous invite à nous immerger au cœur de la Corse profonde, tourmentée et mystérieuse, décrite avec émotion par l'auteure qui y retrouve ses racines.

---

Dominique Bastiani a écrit plusieurs romans du genre « initiatique » avant de livrer cet ouvrage qui relate des éléments de sa propre histoire.



Illustration de couverture : détail d'une toile de l'artiste peintre  
Jean-Jacques Félix.

*Collection Le visible et l'invisible*

**Écodition Éditions**

18, rue De-Candolle, 1205 Genève, Suisse  
ecodition@gmail.com – www.ecodition.net  
(Diffusion sur Internet)

2014, première édition

© 2014, Le visible et l'invisible SARL. Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-940540-07-5

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés  
pour tous les pays.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement des auteurs ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contre façon aux termes des articles L.335-2 et suivant le Code de la propriété intellectuelle

**DOMINIQUE BASTIANI**

# **Le secret des salamandres**

À Mock



*Collection Le visible et l'invisible*

ECODITION

## DU MÊME AUTEUR

Récit témoignage :

*La mare d'une profane*, Editions Scriba (1989)

Romans :

*Equinoxe*, Aurasica Editions, Nombre 7 (2012)

*Quidam*, Aurasica Editions, Nombre 7 (2013)

*Solstice*, Aurasica Editions, Nombre 7 (2014)

Manuel :

*L'Art divinatoire des esprits de la Terre*, Aurasica Editions  
Nombre 7 (2013)

# 1

## Les dentelles de Montmirail

*Aimes ce que tu as avant que la vie  
t'enseigne à aimer ce que tu as perdu.*

*Ama*

**L**es vignes flamboyantes brillaient sur les coteaux efflanqués des Dentelles de Montmirail. Il faisait doux sous le ciel bleu, le long des sentiers sablonneux. Le sol, à la fois souple et rocailleux, courrait sur l'étendue sans fin des vallons. Les sommets rocheux semblaient reculer devant mon avancée.

J'éprouvais une certaine difficulté à me lancer dans ce périple, attendant toujours les signes d'une certaine saturation avant de partir marcher.

Pourquoi, à ce moment précis, ai-je pensé à notre ami Fred comme pour alimenter, encore un peu, la confusion toxique qui commençait à s'évanouir ? Ses paroles et ses plaintes me revenaient avec intensité. Ses propres mots résonnèrent dans ma tête comme pour enfoncer le clou d'une évidence sourde :

*« Obligé de tricher, obligé de faire semblant... De dire ce que je ne pensais pas ou de ne pas dire ce que je pensais. De ne pas montrer ce que je ressentais. Il fallait que je triche avec sincérité, en étant de bonne foi. C'était une bonne triche, tolérée par la loi.*

*Le matin déjà, et, dès le saut du lit à 5 h 30, je n'étais pas arrivé à la salle de bains que j'avais mal au ventre ! Ça commençait à me triturer rien qu'à l'idée que j'allais encore vivre une journée d'enfer.*

*Tous les jours sont des jours d'enfer. Je passe un instant au bureau puis je pars sur les chantiers. Stressé, je travaille comme une bête toute la journée. Quand je rentre chez moi le soir, il est 21 heures et je n'ai rien vu. J'ai reçu 25 coups de téléphone dans la voiture, j'en ai donné 18.*

*Le soir, vidé, séché, je n'avais plus rien dans les couilles, je n'avais plus rien dans les tripes, je n'avais plus rien dans le cœur. Mais j'avais été bien ! J'avais été compétitif, performant, rentable. J'avais joué mon rôle. J'avais fait tout ce qu'il fallait faire. Le tarif étant le même pour tout le monde !...*

*Je tombais toujours dans ce piège à cons et il n'y avait pas d'issue. Au début, ça m'arrangeait, j'avais l'impression de vivre, je n'avais pas le temps de m'attarder sur moi-même, sur mes états d'âme. C'était la fuite en avant. Nouvelles techniques, nouvelles façons de travailler, nouveaux investissements, nouvel avenir. J'étais préoccupé par mon téléphone de voiture, mon portable. Tout le monde m'appelait et de plus je m'imaginais être quelqu'un d'important ! Ça me rassurait parce que je croyais servir à quelque chose. Mais en fait, les gens appellent parce que le système est ainsi fait. Aujourd'hui tout le monde appelle tout le monde pour un oui ou pour un non. Finalement j'étais une espèce de merde dans un engrenage de merde, transmettant des messages pour faire marcher... Je ne savais même plus ce que je faisais marcher dans ces cas-là... Je passais mon temps à téléphoner, à engueuler les autres, à me faire engueuler, parce que tout le monde a peur de tout le monde. C'est une hiérarchie. C'est organisé. Mes employés devaient me rendre des comptes et je devais*

*rendre des comptes à mes patrons. C'est un escalier, la première marche a peur de la seconde, la seconde a peur de la troisième et ainsi de suite jusqu'au 14<sup>ème</sup> étage. Une pyramide de peurs !...*

*Bien sûr, j'avais l'impression d'être reconnu socialement. On ne me disait pas « Bonjour » ni « Salut » mais « Bonjour Monsieur le Directeur ». Je passais à côté de tout parce qu'il fallait que je sois toujours le meilleur, toujours prêt, toujours plus fort que les autres, il fallait que j'aie toujours plus vite. On ne peut rien régler ainsi.*

*Aujourd'hui, je prends peu à peu conscience ; c'est dramatique ! Je suis complètement impuissant, désarmé, je ne sais plus où je suis. J'ai été une espèce de machine, c'est tout. La femme qui m'aimait me regardait mais je ne la voyais pas. Je l'aimais aussi mais je ne le savais pas. Tout cela aurait pu encore durer 10 ans, 20 ans... éternellement... Mais je reviens à la même case départ.*

*La fuite devient moins facile. Je commence à voir mes limites. Je me suis même aperçu, un matin de printemps, qu'il y avait autre chose ; il y avait un arbre en fleur puis les saisons passaient et les couleurs changeaient... ».*

Les paroles de Fred, avec leur potentiel de désillusion, laissaient pourtant entrevoir un espoir de transformation de sa nature obstinée et matérialiste.

J'arrivai bientôt sur une plate-forme où poussait un vieux chêne. Les collines alentour semblaient rouler les unes sur les autres. L'horizon s'ouvrait à cent quatre-vingts degrés sur les reliefs ocre et le bleu azur du ciel. J'avais atteint ma terre sacrée.

Assise au sol, j'essayais de contempler le tableau de Maître vivant qui s'offrait à ma vue. Le temps et l'espace semblèrent



se distendre et les derniers soubresauts d'une fatigue mentale laissèrent échapper quelques pensées irritantes qui s'évaporèrent aussitôt.

Je m'allongeai dans l'herbe à l'ombre du chêne et la terre sembla me contenir et me bercer. Je compris alors que seul l'élan vital qui m'avait été donnée, dès la naissance, pouvait me permettre de retrouver un équilibre fondamental. C'était parce que j'avais perdu la résonance de cette vibration que le monde extérieur me submergeait par ses agressions, mobilisant au fond de moi-même des instincts anarchiques de défense.

Je perdais sans cesse mon centre sacré et devenais une marmite pleine d'émotions bouillonnantes qui engendraient le désordre intérieur.

Quand le rythme propre à la vraie vie resurgissait sur fond de désordre, une dimension originelle reprenait place. Elle ne pouvait pourtant renaître qu'à partir de ce centre intime que je m'employais à bafouer. J'avais trop sagement intégré la négation de l'essentiel au profit d'une rationalité occidentale engluée de conformités, sans doute un peu comme Fred et peut-être comme beaucoup de monde aujourd'hui.

Avoir en soi une exubérance de facultés et ne pas savoir que faire d'un excédent de sensibilité et de sentiment me faisait souffrir d'un mal inconnu. Je n'aimais rien et pourtant j'étais faite pour tout aimer. Je ne croyais en rien et pouvais tout aussi bien croire à tout ; j'étais bonne à tout, je n'étais bonne à rien...

Le temps passa et une sensation exquise émergea comme un songe spirituel d'où toute souffrance était bannie. Une impression prolongée de ne penser à rien, l'esprit et le corps vides qui bientôt se laissèrent posséder par les éléments.

Je cédaï volontairement à l'attraction de la terre sur laquelle je reposais. Le transfert de ses forces dans mon corps s'accomplissait comme une alchimie subtile. Je la sentais vivre et vibrer. Ma conscience se promenait dans sa texture vivante avec volupté, pour bientôt s'y confondre, enveloppée corps et âme dans sa plénitude, de façon à n'être plus qu'une seule et même matière. Le ciel étendait son manteau bleu comme une mer. Le soleil s'était déplacé et inondait mon corps de terre. Je vivais le feu, m'harmonisant à sa nature propre pour ne faire plus qu'un avec lui, unifiant ma conscience à la sienne comme une goutte d'eau qui rejoint une autre goutte d'eau.

Réunifiées, les dualités de l'existence s'effaçaient ; plus d'affrontement, plus de combat, plus de blessure. Les différences ne n'opposaient plus, mais entraient en communion par le meilleur d'elles-mêmes. Une force de germination unifiait l'infinité des possibilités de la vie.

L'air, avec ses micros-bulles translucides qui s'agglutinent et se défont pour se refaire, me conduisait sur le souffle imperceptible du vent. Et sur ses ailes, j'atteignis un nuage blanc, humide, isolé au milieu du ciel bleu. Confondue avec l'infinité des choses dont je faisais partie depuis la nuit des temps, je ne regardais plus rien de l'extérieur, je me sentais faire partie du tout. Je n'avais plus de but, j'étais dans le but.

Les éléments parlaient un langage que l'homme ne pouvait percevoir qu'à l'écoute de l'harmonie primordiale. Avec le ciel qui l'anime et la terre qui le nourrit, la nature soutenait en l'Homme ses capacités de transformation. Ce jour-là, il m'est apparu que si notre territoire est la Terre, notre véritable territoire est notre corps dont la terre n'est que le terrain d'expérimentation.

Le monde inconnu que j'appelais de tous mes vœux à l'extérieur était bien à l'intérieur de moi.

Quand les éléments s'animent et expriment leur langage à cette partie d'elle-même que nous sommes, c'est dans notre corps que nous les percevons. C'est dans notre corps que se manifeste l'invisible quand l'heure est venue et qu'il nous faut changer dans notre conscience.

Pourtant, notre mental résiste à ces pressions terrestres et cosmiques comme si tout notre équilibre en dépendait. Quand une poussée de transformation se manifeste au service de notre survie, quand l'esprit doit changer de dimensions et abandonner ses pensées périmées, c'est l'angoisse ! L'esprit court alors vers le monde extérieur y chercher des coupables et des explications. Il analyse, rationalise, essaye de comprendre. La terre en lui se durcit dans cette compréhension et le mental trouve des origines et explique tout. La roue de la vie ne cesse de tourner autour de milliards de compréhensions, et nous fabriquons sans cesse des incohérences pour n'intégrer qu'un chaos critique qui nous éloigne toujours plus de notre essence.

J'aurais pu rester une éternité confondue dans une plénitude qui suffisait, à elle seule, à combler tous les vides de l'existence. Mais les heures avaient épuisé leur course sans que je m'en rende compte. L'éclat du soleil s'affaiblissait au couchant.

La journée s'étirait et il me fallait redescendre vers la plaine. Lançant un dernier regard au chêne sur sa butte, je dévalai, alerte, les hauteurs sur lesquelles je m'étais perchée et m'enfonçai dans les vallons. La nature dégageait une luminosité ambrée semblable aux effluves d'une terre nouvelle après l'orage. Mes pas étaient légers et semblaient effleurer le sol.

Je roulai paisiblement vers Orange. Le soleil couchant incendiait l'horizon et un confort sécurisant m'envahit. En arrivant à la périphérie de la ville, je pris la direction de chez

Fred ; mes pneus crissèrent bientôt sur le gravier devant sa maison.